

Lydie Grandet

Franchir une psychanalyse

« Franchir une psychanalyse »... Ce titre est extrait du séminaire de Lacan, *Livre XXIV*, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre ». Il provient d'un passage qui m'a mise au travail tant la suite faisait énigme pour moi, au point que j'ai longtemps cru qu'il y avait une coquille dans le texte ! Or, après vérification sur les enregistrements, il n'en est rien. Je vous en donne donc la lecture :

« Quelqu'un qui a expérimenté une psychanalyse est quelque chose qui marque un passage [...], il est un fait, c'est que *apparemment*, et je peux le confirmer, *réellement*, le fait d'avoir franchi une psychanalyse est quelque chose qui ne saurait être en aucun cas ramené à l'état antérieur, sauf bien entendu à pratiquer une autre coupure, celle qui serait équivalente à une contre-psychanalyse. C'est bien pourquoi Freud insistait pour qu'au moins les psychanalystes refassent ce qu'on appelle couramment deux tranches, c'est-à-dire fassent une seconde fois la coupure que je désigne ici comme étant ce qui restaure le nœud borroméen dans sa forme originale. »

Si nous nous tenions à la lecture de la première phrase, « [...] il est un fait, c'est que, *apparemment*, et je peux le confirmer, *réellement*, le fait d'avoir franchi une psychanalyse est quelque chose qui ne saurait être en aucun cas ramené à l'état antérieur, sauf bien entendu à pratiquer une autre coupure, celle qui serait équivalente à une contre-psychanalyse », nous pourrions en déduire que refaire la coupure ramènerait à l'état antérieur, et effacerait, annulerait le franchissement... Seulement, dans la suite du texte, Lacan s'appuie sur Freud pour dire qu'« au moins les psychanalystes » refassent la coupure qui restaure le nœud borroméen. Je propose donc, à partir de la lecture de ce séminaire, mais en fonction aussi de ses résonances dans ma propre expérience, de montrer ce qu'une psychanalyse suppose de franchissement.

Le signifiant représentant le sujet pour un autre signifiant, l'assujettissement du sujet au signifiant primordial, les trois formes d'identifications – hystérique, au père via l'amour, et au trait unaire – sont les questions – je dirai de départ – que Jacques Lacan reprend dans ce *Séminaire XXIV* pour répondre à la question : à quoi s'identifie-t-on à la fin d'une analyse ?

Aujourd'hui, après la diffusion de l'enseignement de Lacan, la réponse, « *le sinthome* », survient aussitôt ; on s'identifie au *sinthome*, avec l'orthographe que propose Lacan dans « Joyce le *sinthome* ». Pourtant, si nous avons la réponse, il nous reste à en entendre la résonance...

Avant d'avancer cette réponse, Lacan a précisé qu'en fin de cure on ne s'identifie pas à son inconscient, et que le symptôme peut, aussi bien, être le partenaire sexuel.

« Savoir y faire avec son symptôme » est donc la fin d'analyse que propose Lacan en 1976. Ensuite, tout se complique, puisque de « savoir y faire » (avec son symptôme), il passe à « se faire » (on recourt à l'imaginaire pour se faire une idée du réel), qu'il écrit : « sphère ¹ ». Je ne crois pas que ce soit seulement par effet de style, même si nous savons que le style a à voir avec la fin d'une cure, style en tant que marque en creux, coupure. À ce propos, Lacan nous dit que S(%) est non pas un mathème, mais « une chose tout à fait de [son] style ² ».

Cette mise en série : savoir y faire - se faire - sphère, peut faire écho aux trois registres, symbolique, imaginaire et réel, et si Lacan, dans la première partie de son enseignement, fait équivaloir signifiant primordial et trait unaire, on peut relever dans le séminaire « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre » toute une série d'indications qui précisent ces points. Lacan ne réfute pas le trait unaire, au contraire il l'accentue pour en appuyer sa portée. Simplement il réinterroge ce qu'on pourrait entendre par primordial : « Non pas le signifiant qui prime, mais le signifiant au nom duquel un sujet se manifeste [...]. Le fondement d'un sujet, ça n'est

1. J. Lacan, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », séminaire inédit, séance du 16 novembre 1976.

2. J. Lacan, « Clôture des journées de novembre 1976 », *Lettres de l'École freudienne*, n° XXI.

rien d'autre que ce qui arrive de ce qu'un signifiant se présente à un autre signifiant ³. »

Dans le *Séminaire XX*, déjà, Lacan avait repris l'articulation entre ces deux « formules » : « le signifiant représente le sujet auprès d'un autre signifiant » et « l'inconscient est structuré comme un langage ». C'est à partir de ces questions qu'il introduisait le terme de *lalangue*, écrit en un seul mot : « Si je dis que le langage est ce comme quoi l'inconscient est structuré, c'est bien parce que le langage d'abord, ça n'existe pas. Le langage est ce qu'on essaye de savoir concernant la fonction de *lalangue*. »

Pour Lacan, l'inconscient est le *témoignage* d'un savoir qui échappe à l'être parlant. Ce sont les effets de *lalangue* qui transparaissent dans les affects.

« L'inconscient est un savoir-faire avec *lalangue* », ou encore, « l'inconscient ne peut que se structurer comme *un langage*, un langage toujours hypothétique au regard de ce qui le soutient, à *savoir lalangue* ⁴ ». Je souligne *un langage*, car Lacan reprend ce point – un langage ça n'est pas le langage – deux ans plus tard : « [...] si j'ai employé le terme l'inconscient est structuré comme un langage c'est bien parce que je veux maintenir qu'*un langage* ce n'est pas *le langage*. Il y a quelque chose dans le langage de déjà trop général, trop logique ⁵ ». Je souligne aussi à *savoir, lalangue* venant ici comme ce qu'il y a à savoir pour chacun...

L'inconscient est fait de *lalangue*. Lacan s'explique sur cette écriture : « *Lalangue* sert à tout autre chose qu'à la communication. C'est ce que l'expérience de l'inconscient nous a montré en tant qu'il est fait de *lalangue*, cette *lalangue* dont vous savez que je l'écris en un seul mot, pour désigner ce qui est notre affaire à chacun, *lalangue* dite maternelle et pas pour rien dite ainsi ⁶. » Il s'en explique deux ans plus tard : « [...] dès l'origine, il y a un rapport avec *lalangue* qui mérite d'être appelée, à juste titre, maternelle parce que c'est par la mère que l'enfant – si je puis dire – la *reçoit*. Il ne l'apprend pas ⁷ ».

3. *Ibidem*.

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, séance du 26 juin 1973.

5. J. Lacan, « Conférences aux universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, 1975.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, séance du 26 juin 1973.

7. J. Lacan, « Conférences aux universités nord-américaines », art. cit.

J'avance progressivement sur ces points. Dans les dernières leçons d'*Encore*, Lacan aborde ce qu'il qualifiera ensuite de corps du symbolique. C'est parce qu'il y a l'inconscient, à savoir *lalangue* en tant que c'est de cohabitation avec elle que se définit un être appelé l'être parlant, que le signifiant est appelé à faire signe : « *Le signifiant est signe d'un sujet [...]* »⁸. » Le sujet n'est jamais que ponctuel et évanescent, car il n'est sujet que par un signifiant et pour un autre signifiant. Lacan nous précise ici que le signe peut s'entendre comme on veut, y compris le *thing* anglais de la chose, chose freudienne s'entend.

En 1976, à propos des trois registres, symbolique, imaginaire et réel, qui consistent du fait du nom propre, Lacan lie la consistance à la question du *corps* : « [...] je me suis aperçu que *consister* ça voulait dire qu'il fallait parler de *corps* ». Il pose alors *lalangue* comme *corps du symbolique*⁹.

Dans le *Séminaire XX* également, le syntagme « lalangue » est souvent associé au S2 : « [...] le deux, est-ce d'eux que je parle », où, vous l'aurez remarqué, on entend S2, le savoir, que je parle...

– « *Lalangue* doit m'apporter une aide, non pas comme il arrive quelquefois, en m'offrant une *homonymie*, *du d'eux avec le deux du peu avec le peut*, [...] mais simplement en me permettant de dire qu'on âme. J'âme, tu âmes, il âme [...] »¹⁰. »

– « L'inconscient ne peut que se structurer que comme un langage, un langage toujours hypothétique au regard de ce qui le soutient, à savoir *lalangue*. *Lalangue*, c'est ce qui m'a permis tout à l'heure de faire de mon S2 une question, et de demander est-ce bien d'eux qu'il s'agit dans le langage ? »

– « Qu'est-ce que veut dire "Y a d'l'Un", "*du un-entre-autres*" ? Il s'agit de savoir si c'est, quel qu'il soit, *se lève un S1*, un essaim signifiant, un essaim bourdonnant. Ce S1 de chaque signifiant, si je pose la question : *est-ce d'eux que je parle ?*, je l'écrirai d'abord de sa relation avec S2 »¹¹. »

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 130.

9. J. Lacan, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », séance du 16 novembre 1976.

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, séance du 13 mars 1973.

11. *Ibid.*, p. 130.

Ainsi, Lacan fait du S1, de l'essaim du signifiant maître, qu'il écrit : $S1(S1(S1(S1 \rightarrow S2)))$, ce qui assure l'unité de la copulation du sujet avec le savoir. C'est dans *lalangue* et pas ailleurs qu'on en trouve l'élément qui détermine la chaîne signifiante pour un sujet. « Le Un incarné dans *lalangue* est quelque chose qui reste indécis entre le phonème, le mot, la phrase, voire toute la pensée [...]. C'est ce dont il s'agit dans le signifiant maître ¹². »

Quatre ans plus tard, dans le séminaire « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », Lacan reprend ces questions : « Il faut se souvenir de ce que j'ai dit concernant le sujet, c'est à savoir le rapport de cet S1 avec cet S2. J'ai dit qu'un signifiant était ce qui représente le sujet auprès d'un autre signifiant. Il suffit que je connote *le S2 non pas d'être le second dans le temps mais d'avoir un sens double, pour que le S1 prenne sa place et sa place correctement* ¹³. » Et Lacan de comparer psychanalyse et poésie comme ce qui à jouer de l'ambiguïté du sens peut atteindre à la signification.

Grâce au déroulement de la chaîne signifiante, dans le respect de la règle fondamentale (ce qui n'est pas si simple), une cure permet de faire émerger les signifiants maîtres (que je mets au pluriel pour faire écho à la dimension d'essaim) qui permettront de repérer les coordonnées du fantasme. Le fantasme, en effet, est articulé au désir et à la parole. Cependant, il me semble que nous sommes là encore du côté du Un, Un qui permet l'être parlant.

La traversée du fantasme suppose donc ce franchissement, point par lequel le sujet prend la mesure de ce qui a constitué pour lui son accès au symbolique et a organisé sa vie. C'est ainsi que je comprends cette première partie de la phrase que je me suis proposée de commenter cet après-midi : « Quelqu'un qui a expérimenté une psychanalyse est quelque chose qui marque un passage [...] il est un fait, c'est que, *apparemment*, et je peux le confirmer, *réellement*, le fait d'avoir franchi une psychanalyse est quelque chose qui ne saurait être en aucun cas ramené à l'état antérieur [...] ».

Reste alors à éclairer la suite : « [...] sauf bien entendu à pratiquer une autre coupure, celle qui serait équivalente à une contre-

12. *Ibid.*, p. 131.

13. J. Lacan, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », séance du 15 mars 1977.

psychanalyse. C'est bien pourquoi Freud insistait pour qu'au moins les psychanalystes refassent ce qu'on appelle couramment deux tranches, c'est-à-dire fassent une seconde fois la coupure que je désigne ici comme étant ce qui restaure le nœud borroméen dans sa forme originale ».

Il me semble que c'est là que nous devons articuler en quoi ce Un est *incarné*, et incarné dans *lalangue*. Ce point fait référence au rapport sexuel qu'il n'y a pas et, j'ai essayé de vous le montrer, à la mère, ou plus générationnellement (si vous me permettez ce néologisme qui renvoie à la fois à la génération et à la raison !) aux deux parents (« est-ce d'eux (S2) que je parle »).

Cet « incarné » résonne du côté du corps et de la vie, du côté de la jouissance donc, du côté de ce qui échappe au langage et a trait à *lalangue*. Impossible à dire qui a fait traumatisme pour le sujet, qui a fait trou, provoquant cette division irrémédiable entre jouissance et désir. Dans sa réponse à M. Ritter aux Journées des cartels d'avril 1975¹⁴, Lacan fait de ce trou la limite de l'analyse. Il relève la métaphore de Freud sur l'ombilic du rêve, et parle d'ombilic comme stigmaté de cet orifice bouclé. Le *parlêtre* se trouve ainsi exclu de sa propre origine : « C'est le sens de l'Un dans le terme qui désigne en allemand l'impossible, ça ne peut ni se dire ni s'écrire. Ça ne cesse pas de ne pas s'écrire. » Lacan ajoute : « On ne peut pas dire que ce non-rapport sexuel que je considère comme fondamental dans le réel pour ce qui est du *parlêtre*, on ne peut pas dire que ça corresponde pas à un petit éveil du côté de la mort. »

Puis dans la leçon du 19 avril 1977 : « À mesure que le sujet énonce quelque chose de plus de son noyau traumatique, ce soi-disant noyau et qui n'a pas d'existence, il n'y a que la roulure, que l'analysant est tout comme son analyste, c'est-à-dire l'apprentissage qu'il a subi d'une langue entre autres qui est pour lui *lalangue* que j'écris, on le sait, en un seul mot, dans l'espoir de ferrer, elle, la langue, ce qui équivoque avec faire-réel. *Lalangue* quelle qu'elle soit est une obscénité. Ce que Freud désigne de – pardonnez-moi ici l'équivoque –, l'obrescène c'est aussi bien ce qu'il appelle l'autre scène, celle que le langage occupe de ce qu'on appelle sa structure, structure élémentaire qui se résume à la parenté. »

14. J. Lacan, *Lettres de l'École freudienne*, n° XVIII.

Ce temps dans la cure que je situe après la traversée du fantasme, après le franchissement, temps que je pourrais dire de l'éprouvé, si on veut bien y entendre ce qui du corps est saisi (je pense là, précisément, à ce que dit Lacan du réel le 8 mars 1977 : « [...] le réel ne constitue pas un univers sauf à être noué à deux autres fonctions. Ça n'est pas rassurant, ça n'est pas rassurant, parce qu'une de ces fonctions est le *corps vivant* »), ce temps donc est celui que je comprends comme étant celui de la contre-psychanalyse. Je tiens à remercier Michel Bousseyroux pour son séminaire de 1996 (« Comment s'oriente une analyse ? ») qui m'a mise au travail sur ces questions. Je me suis interrogée sur le choix de ce terme : *contre-psychanalyse*.

Il me semble que ce temps permet de déjouer la pente à l'identification à l'analyste que pourrait favoriser le premier franchissement, contre l'identification donc.

Je crois aussi qu'aujourd'hui les conditions de l'analyse, dans ce temps, ne sont plus tout à fait les mêmes : à mon avis, le franchissement n'est pas sans conséquence sur le sujet supposé savoir et donc sur le transfert.

Quoi qu'il en soit, le résultat est un nouveau nouage borroméen, dans lequel le symbolique reprend sa place et n'enveloppe plus imaginaire et réel comme dans le premier franchissement, seulement le symbolique garde trace de ce franchissement.

Nous pouvons retrouver trace de ce retournement dans l'écriture même du discours analytique ; c'est le commentaire que nous en donne Lacan dans la leçon du 10 mai 1977.

$$\frac{a}{S2} \quad \rightarrow \quad \frac{\$}{S1}$$

À la ligne inférieure, nous retrouvons l'écriture S1 // S2, puisque le discours analytique se lit dans le sens des aiguilles d'une montre. Si elle rappelle celle du signifiant qui représente le sujet auprès d'un autre signifiant, au lieu de la flèche, il y a la marque de l'impossible. Je cite Lacan : « [...] le S indice 1 ne représente pas le sujet auprès du S indice 2, à savoir de l'Autre. Le S indice 1 et le S indice 2 c'est très précisément ce que je désigne par le A divisé dont

je fais lui-même un signifiant, S(%) ». Cette chose est tout à fait de son style !

Je voudrais pour conclure relever trois points qui ont trait à la question de la transmission.

Lacan se demande si la psychanalyse, « *ça n'est pas ce qu'on peut appeler un autisme à deux* ». Il répond alors que ce qui permet de forcer cet autisme est précisément que *lalangue* soit une affaire commune... et c'est « *la transmission de la psychanalyse qui est garante que la psychanalyse ne soit pas un autisme à deux* ¹⁵ ».

Pour la transmission, Lacan a inventé la passe : « La passe je ne l'ai envisagée que [...] comme quelque chose qui ne veut rien dire que de se reconnaître entre soi, si je puis m'exprimer ainsi, à condition que nous y insérions un a-v après la première lettre, se reconnaître entre s(a-v)oir. » Quelque chose qui consonne comme un salut, *ave*, qui est aussi la marque d'une perte, *avait*, d'un avant... Je vous laisse à vos associations. En tout cas, qui fait marque, signe...

Cette question de la transmission de la psychanalyse a fait l'objet du congrès de Paris en juillet 1978. Dans sa conclusion, Jacques Lacan dit avoir instauré la passe en faisant confiance « à quelque chose qui s'appellerait transmission s'il y avait une transmission de la psychanalyse ». Je poursuis la citation : « [...] la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque psychanalyste soit *forcé* – puisqu'il faut bien qu'il y soit *forcé* – *de réinventer la psychanalyse*. [...] il faut que chaque psychanalyste réinvente, *d'après ce qu'il réussit à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant*, que chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer ».

À charge pour l'analyste de conduire l'analysant à ce point qui peut permettre de réinventer la façon dont la psychanalyse peut durer.

15. J. Lacan, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », séance du 19 avril 1977.